

Benjamin Azoulay

ABEL BONNARD

Plume de la Collaboration

PERRIN

*Ouvrage publié sous la direction éditoriale d'Olivier Wiewiorka*

© Perrin, un département de Place des Éditeurs, 2023

92, avenue de France  
75013 Paris  
Tél. : 01 44 16 08 00

ISBN : 978-2-262-09537-6  
Dépôt légal : janvier 2023

Mise en pages : PCA

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'Auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À nos désirs de jonque*



## INTRODUCTION

Fatigué de blesser les mots de son poème,  
Il s'arrête ; il repousse enfin le papier blême,  
Et, las du noir labeur pour le laurier vermeil,  
Il veut comme un vaincu s'enfuir dans le sommeil.  
Il dort ; peut-être aussi, comme un nageur qui plonge,  
Est-il allé chercher un beau vers dans le songe.  
Mais à peine a-t-il cru reposer, qu'éveillé,  
Il se soulève au bruit de son coq éraillé.  
Il revoit le papier pâle ; il est sans asiles.  
Il vous craint dans son cœur, ô muses difficiles.

« Le Coq du Poète », Abel BONNARD,  
*Les Familiers*, 1906.

La nuit vient de tomber sur Venise, si paisible en cette fin d'été 1908, lorsqu'un train, brisant le silence léger du soir, traverse en sifflant la lagune baignée par la lumière acide des étoiles. Un jeune homme frêle à la chevelure claire et frisée se jette lestement sur le quai de Santa-Lucia. Abel Bonnard a vingt-cinq ans et l'enthousiasme d'une jeunesse promise à un brillant avenir littéraire. Sanglé dans un impeccable complet gris clair, muni d'un élégant chapeau de feutre, d'indispensables gants de cuir et d'une fière moustache en guidon, il se dirige avec assurance vers *Santa Maria Nova* où il doit retrouver son meilleur ami, Jérôme Carcopino, de deux ans son aîné, qui a abandonné Rome et ses études à l'École française pour admirer durant quelques jours les Carpaccio de la *Galleria dell'Accademia*. Cette

année encore, le jeune Abel a laissé sa mère adorée et son frère cadet à Verneuil-sur-Avre dans l'imposante maison de campagne du père de Jérôme, pour entreprendre un nouveau *tour* d'Italie. Après Florence, Sienne et Pise, il revient à Venise y chercher l'inspiration, y observer les menus détails qui prendront, sous sa plume, le charme touchant des événements ordinaires rendus sensibles au cœur. Au détour d'un canal, sur le banc d'une église, dans le coin humide d'une place ou dans le détail d'une peinture du Titien, il saura saisir et fixer la fugacité de l'instant poétique.

Une nuit froide enveloppe Paris en ce 1<sup>er</sup> février 1942. Du toit de l'immense verrière du Vélodrome d'Hiver émane une lumière blanche et puissante. Le grésillement d'un haut-parleur entrecoupé de fortes clameurs rebondit en écho contre les murs de la grande salle. Marcel Déat, juché sur un podium à plus de cinq mètres au-dessus du sol, appelle Abel Bonnard à la tribune. L'orateur y monte d'un pas assuré et lance aux 30 000 Parisiens venus acclamer Jacques Doriot de retour du front de l'Est :

Il y a des gens pour sentir que l'Allemagne se bat pour elle et pour nous ; mais il n'y en a pas beaucoup pour le dire. Les légionnaires se battent pour que nous puissions faire ici la Révolution vraie, non celle qui abaisse l'homme, mais celle qui l'exalte<sup>1</sup> !

Comment le doux poète cosmopolite, chantre des grâces de la nature et des tourments de l'amour, comment le fils aimant et l'ami fidèle, comment l'esthète contemplatif est-il devenu un notable de l'extrême droite fascisante, un polémiste brillant, un éclatant tribun et finalement le premier partisan de la collaboration idéologique avec l'Allemagne dans une France occupée ? Quel rôle a-t-il joué durant les « années noires<sup>2</sup> » et de quelle influence jouissait-il alors ? Quelle position a-t-il tenue sur la scène littéraire ? Comment la justice et l'histoire l'ont-elles jugé ? Comment la mémoire l'a-t-elle effacé de son souvenir ?

Pour répondre à ces questions, une quantité de sources très diverses a été mobilisée, en France et en Italie, dans les centres d'archives et dans les bibliothèques comme sur Internet, auprès d'institutions publiques comme de fonds privés, dans les salles de vente aussi bien que chez les libraires. La « Toile » a été une

mine d'informations exploitée sans relâche pour en extraire une part importante des matériaux de cet ouvrage : sites d'enchères, catalogues d'archives, bibliothèques numériques, bases de données, blogs de généalogistes, revues numérisées, bases de données photographiques, films d'archives. Les archives qui constituent cette recherche sont de nature très variée : correspondance intime, académique, officielle ; publications en librairie ou dans la presse ; préfaces d'ouvrages ; photographies ; archives cinématographiques et radiophoniques ; bulletins de notes d'étudiant ; souvenirs et Mémoires de contemporains ; archives d'état civil ; archives administratives ; dossiers judiciaires ; dossiers des services secrets et des renseignements généraux ; états de service militaire. Le lecteur trouvera à la fin de l'ouvrage un inventaire de ces sources<sup>3</sup>. Sans qu'il soit nécessaire de les exposer en détail, il faut préciser que leur diversité a permis tantôt d'enrichir notre analyse, tantôt d'arbitrer parmi des hypothèses et des récits contradictoires.

Ce sont plutôt sur les archives qui ont manqué qu'il faut insister ici. Il s'agit d'abord du journal intime d'Abel Bonnard dans lequel nous aurions pu trouver son sentiment au quotidien sur les événements de l'histoire ou de sa vie. Ce document a été saisi par la justice à la Libération, mais restitué à l'intéressé à l'issue du second procès en 1960. Il est probablement aujourd'hui perdu ou dispersé. Quant à sa correspondance, elle demeure éparse et lacunaire. Il en reste une centaine de cartes postales, conservées par la Bibliothèque nationale de France pour les reproductions de tableaux italiens qu'elles figurent, ainsi que quelques dizaines de lettres adressées à des personnalités du monde littéraire et conservées à ce titre dans plusieurs bibliothèques parisiennes et à la Fondation Primoli de Rome. Par ailleurs, Abel Bonnard a sûrement réclamé ses lettres à son ami Jérôme Carcopino, car elles sont absentes de la correspondance de l'historien conservée à la bibliothèque de l'Institut de France. Il nous manque aussi des articles parus dans la presse madrilène de 1946 à 1968 et qui auraient pu nous renseigner sur l'évolution intellectuelle d'Abel Bonnard, particulièrement après 1960 – année à partir de laquelle nous ne savons pratiquement plus rien de lui.

Ajoutons que cette étude s'appuie sur l'exploitation de logiciels informatiques développés spécialement pour ce travail afin d'appuyer certaines affirmations sur des éléments de quantification

solides. Ces algorithmes ont, par exemple, permis de reconstituer le réseau social d'Abel Bonnard (chap. 4 et chap. 8), de le situer plus précisément dans la nébuleuse collaborationniste (chap. 20), ou encore d'évaluer son autorité et sa postérité littéraires (Conclusion). Le plus abouti de ces outils, Gallicagram, est un logiciel de lexicométrie, disponible sur Internet, qui représente graphiquement l'évolution de l'usage des mots au cours du temps parmi les plus de trois millions de journaux numérisés par la Bibliothèque nationale de France. En y cherchant le nom de notre personnage, on peut ainsi suivre à la fois les fluctuations de sa notoriété publique et de son activité journalistique. Ces programmes informatiques sont conçus selon une architecture modulaire, de telle sorte qu'ils puissent s'appliquer à des sujets bien différents de ceux étudiés ici<sup>4</sup>. Les historiens y trouveront des outils puissants pour vérifier et démontrer leurs hypothèses autant que pour faire émerger, de la profusion des données, de nouvelles pistes de recherche<sup>5</sup>.

La place d'Abel Bonnard dans l'historiographie ressemble fort à l'itinéraire d'un acteur de cinéma n'ayant pas su se départir des rôles qu'on lui avait assignés. En effet, dans les études thématiques sur l'Occupation, il a généralement la première place : il est omniprésent dans les ouvrages sur l'histoire de la jeunesse<sup>6</sup> et de l'école<sup>7</sup>, de l'université<sup>8</sup>, de l'administration<sup>9</sup>, de la vie culturelle<sup>10</sup> et intellectuelle<sup>11</sup>, ou de l'histoire du genre<sup>12</sup>, mais il y est resté cantonné. L'histoire politique le pose ainsi en figurant dont les apparitions sont aussi rares qu'anecdotiques quand elles ne sont pas comiques et ridicules. C'est le personnage central de la scène de genre relégué à l'arrière-plan de la peinture historique. Il est aussi l'oublié des portraitistes. C'est pour résoudre ce déséquilibre historiographique que cette première biographie historique d'Abel Bonnard voit le jour. Cet acteur essentiel retrouve ainsi sa juste place dans l'histoire politique de l'Occupation : celle du premier théoricien collaborationniste promu ingénieur de la collaboration d'État.

Il est d'usage d'écrire sur les écrivains d'extrême droite soit pour les excuser, soit pour les accuser. Un petit nombre d'historiens engagés, trouvant ainsi dans le passé le lieu d'une révolte



dont ils seraient bien incapables dans le présent, se plaisent à accabler ces vaincus. Nous leur laissons volontiers l'hermine et le soin de condamner les morts. Mais la plupart des biographes s'en tiennent à une prudente voie médiane en s'efforçant de distinguer les œuvres des actes, ce qui est aussi hypocrite qu'absurde. Il serait vain de croire qu'une œuvre doit se faire pardonner son auteur. Les *Syllogismes de l'amertume* n'ont pas à s'excuser du nazisme de Cioran ni le *Voyage au bout de la nuit* de l'antisémitisme de Céline. Abel Bonnard est un personnage véritablement fascinant. Ce poète-né est un virtuose du verbe. Il a l'art de notre langue et cet art, il a essayé de le développer dans le plus grand nombre de directions qu'il lui semblait possible. Le présent travail n'a pas cherché à distinguer plusieurs personnages dans un seul homme, pas plus qu'il n'a visé à donner au lecteur le choix facile de l'un plutôt que de l'autre. Ce que nous avons voulu décrire, c'est la complexité logique d'une vie, ses raisons multiples. Certainement peut-on comprendre, admirer et réprover tout à la fois. Le but de ce récit est de susciter une proximité embarrassante avec son personnage principal et une distance analytique avec le parcours de celui-ci. En jetant la lumière sur les diverses facettes de sa personnalité, nous avons voulu mieux saisir son unité. Ce sont ces déterminants communs à la création et à l'engagement qui sont dévoilés, car pour Abel Bonnard, nul doute que poétique et politique sont intimement liées.



PREMIÈRE PARTIE

Les chemins qui mènent à Rome  
(1883-1918)



## Les océans bienheureux de l'enfance

Cette caverne fabuleuse de l'enfance, peinte de vermillon, d'outre-mer et d'or, où l'imagination régnait en despote, où rien n'était moyen, où les nains vivaient au pied des géants, tandis que les trésors des contes allumaient et éteignaient dans l'ombre, comme des yeux, leurs lueurs magiques.

Abel BONNARD dans *Le Figaro*, 1913<sup>1</sup>.

C'est dans un petit immeuble en pierre de taille du centre historique de Poitiers, à quelques mètres seulement de l'hôtel de ville, que naît Abel Bonnard le 19 décembre 1883. Mais ce deuxième enfant vivra-t-il ? Il porte le nom de son frère aîné, mort quelques mois plus tôt, dans les grandes chaleurs de l'été poitevin, alors que sa mère était déjà enceinte.

Mme Bonnard est née Pauline Benielli au sein d'une bonne famille corse d'Ajaccio en 1855<sup>2</sup>. Petite-fille de la « tante Benielli », apparentée aux Bonaparte, elle épouse le descendant d'une famille de notables locaux, Ernest Bonnard, de cinq ans son aîné, à Ajaccio en 1880. Elle n'aura jamais d'emploi, mais Ernest Bonnard, quant à lui, entre dans l'administration pénitentiaire en février 1871 à vingt et un ans. Sa carrière progresse rapidement. Greffier comptable à la Maison centrale de Melun en 1881, il est en 1883 – à trente-trois ans – directeur des prisons des Deux-Sèvres et de la Vienne.

Abel a un an et demi quand naît sa petite sœur, Fanny, dans un bel immeuble bourgeois de la rue du Chaudron-d'Or, à Poitiers, où la famille a récemment emménagé. Mais le malheur frappe